

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 9 (1875)
Heft: 4

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1^{er} Avril 1875.

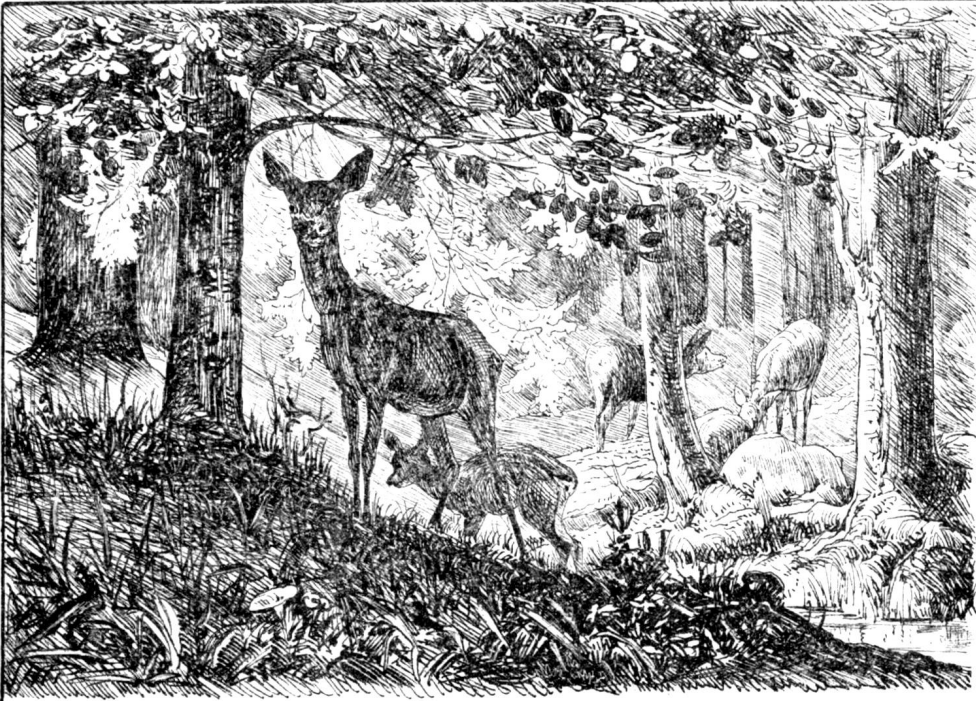
Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

Disparition du gibier.

A la fin du siècle dernier lorsqu'on parcourait les campagnes sur le soir, au moment où la rosée rafraîchit l'herbe, ou le matin, quand la nature n'est pas encore troublée par le bruit de l'homme, on voyait, fréquemment de vieux cerfs marcher fièrement à la tête d'un troupeau de biches et de daquets, jouant et folâtrant au milieu des blés verts ou des moissons jaunissantes. Nulle haie, nulle clôture n'était assez haute ou assez fourrée pour garantir les récoltes. Le passage de ces bêtes rousses et de la bête noire, était indiqué dans les champs par de grandes dévastations: un décimateur n'en faisait pas plus. — Dès le moment où les grains se montraient en épis, jusqu'à l'instant où, après la levée des dîmes, le paysan pouvait enfin charger ce qui lui restait de gerbes, il lui fallait garder ses récoltes pour en éloigner les cerfs et les sangliers. N'osant tuer ces animaux nuisibles mais privilégiés, le paysan était réduit à les effaroucher en faisant du bruit dans les finages, pendant la nuit ou à traîner de longues cordes, tendues d'un champ à l'autre pour en chasser le gros gibier. — De 1792 à 1800 la chute des privilèges a fait tomber le gibier et de mon souvenir ce n'est plus que rarement qu'un cerf ou une biche ose s'aventurer dans nos montagnes pour y périr misérablement sous le petit plomb d'un braconnier ou d'un chasseur patenté, qui ne s'attendait pas à telle rencontre, tire à tout hasard sur la pauvre bête égarée qui va périr dans quelque fourré. Il n'y a pas cinq ans que j'ai rencontré une biche portante tirée de la sorte et que les renards avaient achevée. Le cerf, son compagnon, a disparu quelque temps après. Les archives de l'abbaye de Bellelay renferment plus d'un récit de chasse au cerf, dans les montagnes et la vallée de St. Imier, en compagnie des chanoines de ce dernier lieu, avant la réformation, et ensuite seuls, ou avec des officiers du prince-évêque, jusqu'à la fin du siècle passé. Les meutes de ces chasseurs cléricaux pouvaient donc poursuivre les bêtes fauves jusque sur le territoire de Neuchâtel.

A lors l'élégant et timide *chevreuil* vivait tranquillement dans les forêts, y trouvant une abondante pâture de jeunes bourgeons, durant l'été, et ne dédaignant pas la ronce et le lichen, quand la neige couvrait le sol. Il ne descendait que rarement dans les champs et les prairies et y causait peu de dégâts. Quand Berne reçut en cadeau du congrès de Dième, les anciens états de l'évêque de Bâle, il y envoya des baillis très-jaloux de la régalie de la chasse. On mit en ban de grands quartiers de montagne, la





loi était sévère et plus sévèrement exécutée encore, en sorte que le chevreuil revint au pays et y multiplia jusqu'à la fin de 1830. La révolution d'alors lui fut fatale elle se fit chasseresse. J'ai compté jusqu'à sept chevreuils en une bande et les braconniers en vendaient à cinq francs la pièce. Ce fut un temps de bonne fortune pour les chasseurs revenant Bretonville et ils n'eurent pas besoin de s'adresser aux marchands de comestibles de Dôle pour se procurer du gibier du Schwarz-

wald, qu'ils naturalisaient ensuite du Jura. — Pendant que le gros gibier florissait dans nos montagnes,



le lièvre y pullulait paisiblement, mais nous n'avons trouvé nulle trace de l'établissement de garennes pour la multiplication du lapin maudit par les campagnards. Des myriades de perdrix, de cailles, d'alouettes et même quelques gelinottes nichaient dans les blés et quelques-uns de ces gallinaces se hasardaient à passer l'hiver dans le pays, lorsque les prairies étaient

réjouies par des irrigations de sources chaudes. J'en ai encore vu alors en compagnie de becfignes et d'ortolans, entièrement disparus depuis quelques années. — Un acte du chapitre de St Ursanne de l'année 1554 nous apprend que les faisans, qu'il appelle aussi des paons, ne méprisaient pas l'étroite vallée du Doubs. Aussi les chanoines s'en réservaient exclusivement la chasse. Tous ces oiseaux prenaient également leur part des grains semés pour l'usage de l'homme, mais leurs dégâts n'étaient rien en comparaison de ceux que commettaient les pigeons sauvages, le ramier violet, aux reflets changeants, le gris biset, au blanc collier. Ces oiseaux volaient par bandes, innombrables, s'abattant sur les champs ensemencés, enlevant en quelques minutes tous les grains non suffisamment couverts par la herse et même ceux qui laissaient déjà percer leur germe. Dans ma jeunesse j'ai encore vu faire la chasse aux pigeons sauvages dans le pays de Porrentruy, au moyen de grands filets. On en prenait par sacs, les filets pouvant se refermer sur tout un vol, quand ses guides imprudents l'avaient engagé à s'abattre près des pigeons privés attachés au sol semé de grains. On faisait de même la chasse aux pinsons et l'on en prenait par centaines. On voit encore quelques plantations de sapins qui portent le nom de pinsonnières.



A. Liguier

(La suite au prochain n°).

Le sentier de la Poëta-Raissa.

Poëta-Raissa ! vilaine scie, vilain ruisseau, vilain coin, tel est le nom que nos pères ont donné à une gorge étroite, perdue dans les plis de la triple montagne qui cache les Alpes et trop souvent le soleil aux habitants du Val de Travers. Au fond coule, ou plutôt glisse, saute, cabriole parmi les rocs et les sapins renversés, une onde fraîche et claire et c'est tout le chemin. Encore est-il barré de distance en distance par des parois perpendiculaires, du haut desquelles l'eau se précipite en riant. C'est le jeu et le plaisir des Naiades; brisées par la chute, elles remontent en poussière et en vapeur sur les ailes des vents et des nuages. Les oiseaux seuls peuvent les suivre. L'homme aux pieds de plomb se trouvait arrêté à chaque pas dans ce défilé sauvage. À peine quelques chasseurs, l'avaient-ils parcouru d'un bout à l'autre, au prix d'escalades et de dégringolades à effrayer un chamois. — Mais c'était assez pour tenter les autres. On savait par ces pionniers que ce passage effrayant, ou, comme disent les géologues, ce rux, offrait les tableaux les plus variés, tantôt grandioses et mystérieux, tantôt délicats et charmants : le chaos avec des scènes du paradis, une ode parsemée d'idylles, un andante très-grave interrompu par des allegretti. Il y avait de quoi en faire venir l'eau à la bouche aux moins curieux. On alla voir. Quelques sapins gisant pêle-mêle avec les blocs tombés comme eux des hauteurs servirent de passerelles; d'autres relevés, debout sur les rochers devinrent escaliers ou échelles. Ainsi tant bien que mal "sur la terre et sur l'onde", les hardis pèlerins parcouraient ce couloir mystérieux. Il y fallait bon pied, bon oeil et bonne tête. Ce n'était pas le chemin de tout le monde.



Cela dura deux ou trois étés. Puis le temps, les hivers, les orages s'entraïdant, les sapins, échelles furent transformés en mâts de cocagne, les ponts disparurent. La solitude reprit possession de son antique domaine, et le bruit du torrent troubla seul le silence de cette gorge abandonnée.

Les Nymphes sont fées et les femmes aussi. Celles de la Poëta-Raissa ayant pris goût à la société vinrent au village et invitèrent nos dames à leur rendre visite. Pour cela il fallait un sentier. La société du Musée de Fleurier, dont le seul désir est de rendre service à tout le monde, mais aux dames surtout, organisa un comité des Ponts et chaussées. Celui-ci se mit à l'oeuvre; la Poëta-Raissa fut ouverte, et bientôt

La mère sans danger y put mener sa fille.

Ce premier travail n'ouvre aux promeneurs que la partie supérieure de la Poëta-Raissa, celle qui est comprise entre le Pernil Ladame et la Montagneta du Ferreaux. Une vieille charrière par les bois et les frênes, conduit aux bords du ruisseau, puis, on le remonte, en passant sept fois d'une rive à l'autre. Point de berge. L'eau n'a songé qu'à elle, en se



creusant cette échappée entre les rochers et les rapides couloirs qui en séparent les lames. Le sentier n'est qu'un ourlet gagné par la mine ou par la pioche à droite à gauche, sur l'éboulis et sur le roc. Ce changement continu et presque régulier de parois et de portes fait comme une suite de chambres et d'appartements superposés les uns aux autres. Leur décoration et leur aspect varient avec les dimensions. Il y a des salons de réception et des boudoirs mystérieux. A la fin même on peut se croire enfermé dans une grotte sans issue et pris, malgré Mentor, comme Télémaque chez Calypso. Mais la Naiade est là, de sa main de fée, elle soulève la lourde tapisserie, on passe en se glissant, et tout à coup suivant l'expression de Dante, on voit les étoiles, c'est-à-dire le ciel, la lumière, le soleil. On a gagné le vallon de Lavaux, l'un des plus romantiques du haut Jura. Enfermé au sud et au nord, entre de sombres et épaisses forêts, relevé des deux autres côtés jusqu'à la Rondelaine et jusqu'au Chasseron, il est en toute saison, frais, plantureux, verdoyant, comme toutes les combes élevées du

Jura. Toutes les eaux de ses pentes se réunissent au point même où débouche le sentier et forment le ruisseau de la Poëta. Raissa, un des affluents de l'Areuse, qu'il gagne après avoir traversé le village de Môtiers dans toute sa longueur. — Le cours de ce ruisseau ressemble à la plupart des existences humaines. Après une enfance obscure et paisible, il abandonne la terre natale, court et se précipite au travers du monde, écume, lutte, bondit, se tourmente et ne retrouve enfin un lieu de repos que lorsqu'il va se perdre dans l'infini des êtres et des choses. Un nouveau sentier, de nouveaux travaux nous permettront de le suivre presque jusqu'à la plaine. Il est maintenant de nos amis. Quoique tapageur, tout le monde l'aime. Venu de haut, il sait bien des choses, et sans jamais s'arrêter, à tous ceux qui l'écoutent il jette en passant des chansons et des conseils.

(La suite prochainement).

Les gorges de l'Areuse. L'exemple donné par la Société du Musée de Fleurbaey a été suivi. Une société, fondée à Colombier, se propose de faire établir un sentier le long des Gorges de l'Areuse, de Trois-Rods au Champ du Moulin. Elle a commencé par réunir des fonds. Des conférences ont été données, la Commune de Boudry a voté une subvention, les demoiselles de Colombier ont fait une vente au profit du sentier, vente qui a produit f. 1447. Tout fait prévoir que la société pourra de suite mettre la main à l'œuvre et rendre accessible au public les beautés pittoresques de l'Areuse.

Leucoium aestivum. Il a été dit, il y a quelque temps, dans le Rameau de Sapin que des botanistes avaient trouvé le *Leucoium aestivum* aux allées de Colombier; je viens, quoiqu'un peu tardivement, et uniquement par amour de la vérité, affirmer que déjà en 1868, quelques exemplaires de cette plante ont été cueillis dans la même localité par M. Fritz Dactwyler, alors élève en pharmacie à Boudry.

Ornithologie. M. Louis Nicoud, clubiste de la Chaux de Fonds, est parvenu à collectionner 435 espèces d'œufs d'oiseaux d'Europe, représentées par 2340 exemplaires.

Fritz Berthoud

J. Chapuis M^r